Philosophia Scientiæ

Travaux d'histoire et de philosophie des sciences

21-2 | 2017

Raymond Ruyer

Introduction

Fabrice Colonna et Fabrice Louis

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/philosophiascientiae/1264>

DOI : [10.4000/philosophiascientiae.1264](https://doi.org/10.4000/philosophiascientiae.1264)

ISSN : 1775-4283

Éditeur

Éditions Kimé

Édition imprimée

Date de publication : 25 mai 2017

Pagination : 5-10

ISBN : 978-2-84174-795-5

ISSN : 1281-2463

Référence électronique

Fabrice Colonna et Fabrice Louis, « Introduction », *Philosophia Scientiæ* [En ligne], 21-2 | 2017, mis en ligne le 25 mai 2017, consulté le 31 mars 2021. URL : <http://journals.openedition.org/philosophiascientiae/1264> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/philosophiascientiae.1264>

Tous droits réservés

Introduction

Fabrice Colonna

Nanterre, Académie de Versailles (France)

Fabrice Louis

Département de Philosophie –
Laboratoire d'Histoire des Sciences et de Philosophie,
Archives Henri-Poincaré, Université de Lorraine,
CNRS, Nancy (France)

Le présent dossier consacré à Raymond Ruyer (1902-1987) s'inscrit dans le contexte d'une redécouverte de ce penseur français admiré en son temps par plusieurs de ses pairs, tels que Merleau-Ponty, Canguilhem ou Deleuze, et dans la dynamique de ce qu'on peut désormais appeler les « études ruyériennes ». Plusieurs revues ont en effet consacré ces dernières années des numéros au philosophe nancéien : *Les Études philosophiques* (n° 1/2007), la *Revue philosophique de la France et de l'étranger* (n° 1/2013), et *Critique* (n° 804, mai 2014). Son maître-ouvrage, *Néo-finalisme* [Ruyer 1952] a été réédité, inscrit au programme d'oral de l'agrégation de philosophie (2014), puis traduit en anglais aux États-Unis [Ruyer 2016]¹. Le dernier livre de Ruyer, qui était demeuré inédit, a été publié à titre posthume : *L'Embryogenèse du monde et le Dieu silencieux* [Ruyer 2013]. Des travaux doctoraux, dont on trouvera des résultats dans les pages de ce numéro, se font jour également.

Philosophia Scientiæ vient aujourd'hui proposer une nouvelle série d'analyses au sujet de l'œuvre foisonnante d'un auteur qui défendait l'idée d'une « philosophie unie à la science ». Toutefois, on se doit d'emblée de prévenir un malentendu. La philosophie que Ruyer entend développer ne se laisse pas penser sur le modèle de l'épistémologie, elle ne veut pas être une étude des procédures de la science, quoique certains de ses moments ne soient pas dépourvus d'implications théoriques dans ce domaine. En réalité, la philosophie

Philosophia Scientiæ, 21(2), 2017, 5–10.

1. Une traduction en anglais de *La Genèse des formes vivantes* est annoncée pour l'automne 2017 : *The Genesis of Living Forms*, trad. Nicholas B. de Weydenthal, Lanham, Rowman & Littlefield.

telle que la conçoit Ruyer est d'une part une manière de rappeler constamment à la science qu'elle ne doit pas prendre prétexte de ses résultats pour basculer dans une forme d'idéologie réductionniste ou scientiste, et elle est d'autre part une tentative de proposer une vision unifiée du monde qui intègre les résultats nécessairement éclatés des savoirs positifs. Autrement dit, il s'agit pour Ruyer, comme avant lui pour Bergson et Whitehead, de faire la métaphysique qui correspond à la science de son temps. Sa pensée se laisse caractériser comme un monisme spiritualiste, un panpsychisme dans la lignée de Leibniz, qui a pour ambition d'éviter le vague des intuitions vitalistes, dont la tradition est riche, en les aiguisant au contact des données scientifiques les mieux établies. On sait la précision avec laquelle Ruyer a discuté les présupposés de l'embryologie et de la biologie moléculaire, de la théorie néo-darwinienne de la sélection, de la cybernétique, de la physique quantique, des neurosciences, montrant chaque fois la leçon que le philosophe devait retenir de ces explorations inédites du réel et critiquant simultanément les interprétations hâtives que les scientifiques, tentés de se porter au-delà de leurs résultats, en tiraient trop souvent.

En ce sens, et selon un motif récurrent dans sa pensée, Ruyer procède à un « retournement » de la science : ce qu'indiquent en creux les résultats de la science, c'est un univers dont la consistance est psychique ou sémantique. La philosophie montre ainsi l'envers du décor du monde étudié par la science, son « versant réel ». Aussi Ruyer peut-il écrire :

Un panpsychisme tel que celui que nous soutenons est extrêmement proche d'un matérialisme qui ne dogmatise pas sur l'essence de la matière. [Ruyer 1956, 345]

Naturellement une telle affirmation possède un caractère métaphysique ; mais le matérialisme, de son côté, loin d'être un cadre de pensée inattaquable, apparaît au contraire, du fait de ses contradictions essentielles, comme la moins soutenable des métaphysiques. Comment en effet des phénomènes incontestables de finalité, déjà au plan du symbolisme humain, naîtraient-ils d'un organisme lui-même non finalisé, et celui-ci à son tour d'un univers matériel ressemblant à un immense jeu de billard ? La science matérialiste rencontre systématiquement une limite dès qu'il s'agit de penser la morphogenèse authentique, qui implique finalité et mémoire. Une formation véritable engage une forme capable de conduire elle-même sa formation, de s'auto-former en se guidant thématiquement, c'est-à-dire selon un principe de finalité, dont Ruyer renouvelle la notion au-delà des simplifications héritées de la tradition. Les montages mécaniques et les résultantes statistiques ne sont pas capables d'une telle auto-formation. En retrouvant les lignes continues qui relient l'ensemble de ces formes vraies, Ruyer restitue une vision unitaire du cosmos qui suit au plus près les descriptions fournies par les différentes sciences.

C'est ainsi à une libre appropriation de la science que procède Ruyer. Cette lecture ne peut certes se tirer de la science comme une déduction nécessaire, mais elle repose sur une fine argumentation qui consiste à déceler constamment les affirmations impossibles ou contradictoires des scientifiques

qui dogmatisent sur l'essence du réel, c'est-à-dire qui glissent d'un matérialisme simplement méthodologique, visant à étudier des mécanismes naturels, à un matérialisme ontologique prétendant rendre compte de tous les phénomènes de formation. Dans cette volonté argumentative très caractéristique de sa pensée, les deux mouvements composés du refus anti-scientiste et de l'unification des résultats scientifiques dans une métaphysique d'ensemble sont étroitement solidaires. Le premier lève le barrage matérialiste et permet à la métaphysique, dans un second temps, de compléter la science sans contester aucun de ses résultats. Cette « philosophie-science », ainsi que Ruyer l'appelle, ne prétend pas détenir une autre vérité que celle de la science, mais collaborer avec elle à l'établissement d'une vérité nécessairement une. Une manière originale de faire de la philosophie se dessine ainsi, dont Ruyer n'a cessé de rappeler par ailleurs qu'elle était au fond la démarche traditionnelle de la pensée, singulièrement oubliée au vingtième siècle. Il écrit ainsi :

Micromorphologie, embryologie, étude comparative des instincts ou des cultures, psychanalyse individuelle et sociale, linguistique, sont aujourd'hui des exemples typiques d'une science-philosophie de style nouveau, qui évite à la fois l'artifice d'un mécanisme impensable, et d'une métaphysique qui ne sait prolonger la donnée immédiate que dans des constructions mythologiques, où le Sujet, l'Objet, l'Ego transcendantal, l'En-soi et le Pour-soi, l'Idée et ses avatars, jouent le rôle du Roi et de la Princesse dans les contes de fées, et où tout se passe dans un « Il était une fois... » non raccordable au temps et à l'espace de la cosmologie positive. [Ruyer 1957, 9]

Dans cette perspective, il a semblé éclairant de se pencher tout d'abord sur le concept même de finalité, qui est au cœur de la pensée de Ruyer. André Conrad (qui fut l'élève de Raymond Ruyer à Nancy) analyse ainsi la distinction essentielle que l'auteur de *Néo-finalisme* opère entre la finalité-intention, qui renvoie à une conception dualiste présupposant un agent distinct de son activité, et la finalité-harmonie, dans laquelle le sujet est inséparable de son activité. La finalité se dit en plusieurs sens et la conscience claire de ces différences est indispensable à une discussion fructueuse sur le finalisme. Il en résulte notamment une élimination du préjugé selon lequel la finalité ne serait concevable que dans le monde humain, comme finalité parlée, qui surgirait de façon inexplicable sur fond d'un monde matériel et vivant régi par le seul mécanisme. La solidité de la conception de Ruyer est éprouvée au gré d'une confrontation serrée avec la pensée de Hume.

À partir de là, trois autres ordres de considération ont été développés.

Tout d'abord, une attention particulière a été portée à la genèse et à la maturation progressive de la pensée de Ruyer, c'est-à-dire à la façon dont le philosophe, à partir de ses premières conceptions « structurales » des années 1930, est parvenu à sa pensée définitive. Car la pensée de Ruyer n'est pas sortie tout armée de son esprit, il a d'abord tenté de ressaisir la totalité

du réel en termes de structures, selon un relationnisme généralisé qui a des parentés avec certaines conceptions émergentistes contemporaines. Pourquoi a-t-il estimé ne pas pouvoir s'en tenir à une telle approche ? Benjamin Berger montre dans son article comment le mécanisme du jeune Ruyer a été le matériau qui lui a permis d'évoluer de manière méthodique et d'entrer dans ce qu'il nommera plus tard la « grande voie naturelle de la philosophie », qui consiste à « chercher, en l'homme, la trace du mode d'être commun à l'ensemble des individualités psycho-biologiques ». L'auteur étudie alors avec précision la période des articles de 1932 jusqu'à ceux de 1935. Cette période couvre en effet « "l'ontologie transitoire", forme de "panmécanisme" bâtard où Ruyer voit de la "subjectivité" partout sans, pour dire les choses brutalement, lui rendre justice nulle part » (p. 32). Au terme de cette transition, Ruyer adoptera définitivement une conception panpsychiste du réel.

Frédéric Fruteau de Laclos montre à son tour comment « les thèses les plus fortes de *Néo-finalisme* sont le résultat d'une évolution lente entamée dès la fin de sa thèse de doctorat ». Ainsi, Ruyer n'aurait pas été conduit à la métaphysique si la théorie des structures, inspirée notamment par la relativité einsteinienne, n'avait pas requis son propre dépassement dans le mouvement même de son approfondissement. La nature de la conscience exigeait en effet d'être précisée, et le résultat de cet effort fut d'aboutir à une conception de la conscience-cerveau dont Frédéric Fruteau de Laclos dessine les traits par une série de comparaisons avec la phénoménologie de Sartre. Mais entre 1938 et 1951, une seconde évolution majeure apparaît : la polarité entre le vital et le psychique s'inverse. Ruyer accorde désormais une place centrale au vital, à partir duquel il développe une vision du virtuel que l'auteur analyse en la mettant en regard de celles de Bergson et de Burloud.

Un autre axe d'étude a eu ensuite pour objet de revenir sur la façon dont Ruyer interprète les résultats de la physique quantique et ceux de la biologie. À cette fin, l'accent a été mis sur des comparaisons avec d'autres auteurs, issus respectivement de l'épistémologie française (Bachelard) et de la biologie contemporaine. Fabrice Colonna expose la façon dont Ruyer, à l'occasion de deux comptes rendus minutieux d'ouvrages de Bachelard, défend une interprétation panpsychiste des résultats de la microphysique contemporaine. Selon Ruyer, une telle lecture s'impose à partir des formulations mêmes de Bachelard, dont il dissèque toutes les subtiles implications. Cette approche a en outre le mérite de permettre une réunification des deux pans séparés radicalement par le grand épistémologue français, à savoir celui du concept et celui de l'image. Ruyer réconcilie en quelque sorte Bachelard avec lui-même, dans une vision métaphysique unitaire du réel.

Ruyer ayant consacré une part importante de son œuvre à une analyse critique des explications matérialistes et réductionnistes du vivant, il était important de poser la question de sa pertinence eu égard aux nouvelles données issues de la biologie la plus récente. Les idées de Ruyer sont-elles rendues caduques par la science actuelle du vivant ? C'est à cette interrogation que le travail de Bertrand Vaillant vient apporter une réponse nuancée. Trois

problèmes sont examinés. Tout d'abord, celui de l'explication des phénomènes biologiques par des facteurs uniquement génétiques ; ensuite, celui de la coordination cellulaire qui a lieu dans la morphogenèse de l'individu ; enfin, celui du type de causalité, seulement ascendante, ou également et primordialement descendante, que l'on doit admettre en biologie. Or, les vues de Ruyer, qu'il s'agisse de ses critiques du préformationnisme « géocentrique », de ses remarques sur l'écart qui subsiste entre l'ambition affichée du réductionnisme et ses résultats effectifs, ou encore de ses analyses sur la causalité en biologie, demeurent d'une grande actualité et apparaissent comme en partie détachables de leurs postulats métaphysiques les plus audacieux.

Un dernier angle d'approche au sein du présent ensemble a fait dialoguer Ruyer avec la philosophie analytique et la philosophie de l'esprit, représentées ici respectivement par Wittgenstein et Daniel Dennett.

Fabrice Louis compare la démarche philosophique de Ruyer à celle de Wittgenstein. Quand le premier déclare faire œuvre de traduction pour rendre compte de l'ontologie du monde, le second s'évertue à dissiper les mythes en philosophie grâce à une grammaire de nos concepts. Dans les deux cas, il s'agit de résister à une tentation forte en philosophie : s'en tenir strictement à la science pour ce qui est des conclusions à tirer ou de la méthode à suivre. Mais Ruyer réfute l'idée selon laquelle le problème de l'intériorité disparaîtrait en reconstituant de manière correcte le puzzle logique de l'étude de l'esprit. Fabrice Louis tente de montrer que Ruyer réussit, d'un même geste, à produire une grammaire rigoureuse ontologique (celle des formes) sans renier la dimension métaphorique de son analyse. Cette dualité le conduit à accepter et non à rejeter comme point de départ de son étude un mythe utile : celui de l'intériorité.

Le texte de Jean-Pierre Louis (qui fut lui aussi un élève de Ruyer) propose une lecture ruyérienne de la critique du dualisme cartésien menée par Daniel Dennett et par Wittgenstein. Il montre qu'on peut refuser l'existence d'un pur sujet cartésien sans pour autant, comme le fait Dennett, réduire l'expérience phénoménale à l'état cérébral connu par le neurologue, et sans davantage concéder à Wittgenstein que l'abîme entre le cerveau et la pensée ne résulte que d'une erreur grammaticale. L'intériorité n'est pas un mythe dont on puisse se débarrasser par une analyse du langage. La distinction entre le langage des causes et le langage des raisons trouve alors son explication et sa source dans la distinction faite par Ruyer entre le cerveau phénoménal et le cerveau comme surface absolue. La conception moniste non matérialiste de Ruyer permet d'abandonner le dualisme cartésien sans faire disparaître le problème de la conscience.

Toutes les études présentées ici ont voulu mettre le plus possible Ruyer en dialogue et en confrontation avec d'autres figures de la pensée, qu'il s'agisse d'auteurs cités par Ruyer lui-même, anciens ou contemporains, ou bien d'auteurs postérieurs à lui. Deux conclusions s'imposent à la lumière de ces restitutions et de ces reconstructions. D'une part, Ruyer n'est pas

un philosophe isolé, une singularité étrange dans le champ philosophique : la possibilité même de ces comparaisons et de ces débats montre combien il parle une langue puissante et cohérente qui le rend à même de nourrir le dialogue de la pensée qui est constitutif de la philosophie. D'autre part, on appréciera la façon dont les discussions menées par Ruyer lui-même ou prolongées par ses commentateurs ont le pouvoir de faire apparaître avec une grande clarté les présupposés de ses interlocuteurs autant que les siens. Qu'on soit convaincu ou non en dernière instance par les analyses de Ruyer, on en ressort toujours enrichi d'une perception plus aiguë du problème examiné et des enjeux théoriques qu'il recouvre, c'est-à-dire au fond mieux orienté dans sa propre pensée. C'est le bien que lègue tout grand philosophe à ses lecteurs.

Bibliographie

- RUYER, Raymond [1952], *Néo-finalisme*, Métaphysiques, Paris : PUF, 2^e éd., Préface de F. Colonna, 2012.
- [1956], Les postulats du sélectionnisme, *Revue Philosophique de la France et de l'étranger*, 146, 318–353.
- [1957], La philosophie unie à la science, *Encyclopédie française*, XIX, 6–10.
- [2013], *L'Embryogenèse du monde et le Dieu silencieux*, Continents philosophiques, Paris : Klincksieck, texte établi, présenté et annoté par F. Colonna.
- [2016], *Neofinalism*, Minneapolis ; London : University of Minnesota Press, trad. A. Edlebi.